

Le dépôt sédimenteux des urines se montra en même temps que les différents symptômes s'amendèrent.

CXLIV. OBSERVATION.

Nouveau séjour à Paris; misère. Au début, douleur épigastrique, anorexie; puis symptômes adynamiques; langue noire; pétéchies; dernier degré de prostration, etc. Emploi successif des émissions sanguines, des vésicatoires, du camphre, du quinquina, du calomélas. Amélioration lente.

Un commissionnaire, âgé de vingt ans, d'une constitution faible, présentant à peine quelques signes de puberté, habite Paris depuis un an environ. Depuis cette époque il est dans un état de misère, il se nourrit mal. Cependant il a joui d'une assez bonne santé jusqu'au commencement du mois de novembre 1821. Alors il a commencé à ressentir une douleur habituelle à l'épigastre; son appétit a diminué, ses forces se sont sensiblement perdues. Il a continué néanmoins à rester au coin des rues, exposé à toutes les intempéries de l'air. Il est forcé de garder la chambre depuis deux ou trois jours seulement; il entre à la Charité le 29 novembre. A la visite du 30, il présente l'état suivant :

Face maigre, jaune, exprimant l'abattement et la fatigue; yeux appesantis; commencement évident de prostration; réponses nettes, mais lentes. Quelques soubresauts des tendons de la main gauche; langue déjà sèche et brunâtre au centre, humide et d'une couleur rouge cerise sur les bords et à la pointe; soif vive, sensation de chaleur dans la bouche; légère douleur à l'épigastre par la pression; reste du ventre souple et indolent, diarrhée depuis deux jours seulement (cinq ou six selles liquides en vingt-quatre heures); pouls fréquent, faible;

peau chaude, d'une aridité remarquable; respiration accélérée, toux fréquente, sèche.

Ce malade était déjà dans un état adynamique assez avancé; ses yeux mornes, ses paupières appesanties, sa figure fatiguée, ses mouvements difficiles, et surtout les circonstances débilitantes qui avaient précédé son état actuel, tout semblait annoncer qu'il était nécessaire de chercher à relever les forces épuisées; mais il existait en même temps une double irritation des poumons et des voies digestives. Fallait-il s'occuper d'abord de la combattre? Ne pouvait-on pas craindre qu'en la négligeant elle ne concentrât sur les organes enflammés le reste des forces, et qu'elle n'augmentât ainsi la faiblesse générale? mais en admettant la nécessité de combattre d'abord cette irritation, fallait-il uniquement chercher à la déplacer par des dérivatifs et des révulsifs irritants? devait-on essayer de l'attaquer directement par des émissions sanguines? M. Lermnier voulut expérimenter quels effets seraient produits par ce dernier moyen. Vingt sangsues furent appliquées à l'anus; elles coulèrent abondamment; aucun changement notable ne survint dans la journée. La nuit, le malade délira. Dans la matinée du 1^{er} décembre, l'intelligence était intacte; mais l'air de stupeur était encore plus prononcé que la veille. L'abdomen était couvert de nombreuses taches pétéchiales d'un rouge pâle. L'état de la langue n'avait pas changé; une seule selle avait eu lieu. Le pouls, très-faible, régulier, battait cent douze fois par minute; on ne comptait dans le même espace de temps que vingt-neuf mouvements inspiratoires. La toux persistait. Les soubresauts des tendons étaient plus multipliés.

La saignée dérivative de l'anus paraissait avoir diminué l'intensité des symptômes inflammatoires de la poitrine et du ventre; mais la faiblesse avait fait des progrès. Le délire, les soubresauts de tendons annonçaient en même temps une exal-

tation, ou mieux peut-être une perversion des fonctions du système nerveux. Cependant si ces divers symptômes, ainsi que la prostration, avaient été le résultat de l'inflammation des voies digestives, la diminution évidente de celle-ci n'aurait-elle pas dû être accompagnée d'une amélioration générale? Or le malade était évidemment moins bien que la veille. Deux vésicatoires furent appliqués aux jambes. Un lavement de camomille fut donné avec addition de douze grains de camphre : on ne prescrivit à l'intérieur que la tisane d'orge acidulée avec le sirop tartareux. La nuit fut beaucoup plus calme que la précédente.

Le 2 décembre, l'air de stupeur était moindre; la langue était humide et vermeille, le ventre souple. Le lavement n'avait point été rendu. On n'observait plus de soubresauts des tendons. Les pétéchies s'étaient multipliées; quelques-unes existaient sur la poitrine.

L'amélioration était manifeste; elle pouvait être raisonnablement attribuée au mode de traitement. Le malade prit dans la journée un second lavement de camomille avec addition de vingt-quatre grains de camphre. Le soir, ses jambes furent couvertes de sinapismes. (*Tisane d'orge édulcorée, looch.*) Cette fois, le lavement fut rendu peu de temps après avoir été pris. Le malade délira une grande partie de la nuit.

Le 3, bien que ses réponses fussent nettes et précises, on l'entendait de temps en temps parler haut, et tenir des propos incohérents. L'adynamie faisait des progrès; la langue brunissait de nouveau; la peau conservait sa sécheresse. (*Limnade minérale, deux nouveaux vésicatoires aux cuisses.*)

A trois heures de l'après-midi, une sueur générale et abondante eut lieu. Cependant l'état du malade, loin de s'améliorer, paraissait le lendemain plus grave que jamais. La face était cadavéreuse, la langue noire et sèche, ainsi que les dents

et les lèvres; le ventre se ballonnait: il n'y avait pas de dévoiement. La respiration s'accélérait de nouveau; le pouls pouvait à peine se sentir; les idées se troublaient par intervalles. (*Infusion aqueuse de quinquina oxymélée, bourrache, lavement de camomille avec douze grains de camphre; six paquets de camphre et de nitre (1), limnade minérale, une tasse de vin.*)

Le 5, même état : même prescription.

Le 6, le malade ne paraissait plus comprendre les questions qui lui étaient adressées. Il prononçait, en balbutiant, quelques mots inintelligibles. Les taches pétéchiales persistaient; la respiration s'était ralentie.

Le 7 et le 8, rien de nouveau. Le malade semblait parvenu au dernier degré de l'adynamie. Sa mort paraissait prochaine. (*Continuation des mêmes médicaments.*)

Le 9, douze grains de calomélas furent donnés pour vaincre la constipation; une selle eut lieu. On ajouta aux autres boissons une décoction de serpentinaire de Virginie, édulcorée avec le sirop d'écorces d'orange. Le pouls, très-petit, était d'une irrégularité remarquable.

Du 9 au 13 les pétéchies disparurent. Les forces semblèrent se relever un peu. Le 14, l'aspect de la face était plus naturel, les yeux avaient plus d'expression, l'intelligence était moins obtuse, la parole plus facile; la langue, humide, n'était plus brune qu'à son centre; elle pouvait être assez facilement tirée de la bouche; ce qui n'avait pas lieu les jours précédents. Un léger dévoiement existait. (*Deux bouillons furent permis.*)

(1) Chacun de ces paquets contient six grains de camphre et six grains de nitre. On en donne un toutes les trois heures.

Dans la nuit du 16 l'agitation fut extrême : des mouvements convulsifs se manifestèrent.

Le 17, tout était rentré dans l'ordre. A dater de ce jour, le malade alla de mieux en mieux. Ses forces toutefois ne se rétablirent que très-lentement, ce qui peut s'expliquer sans doute par le dévoiement qui persista assez long-temps, et qui ne se manifesta d'ailleurs qu'à dater du moment où la nature sembla commencer à marcher vers la guérison. L'infusion aqueuse de quinquina fut continuée jusqu'au commencement de janvier. A cette époque, la figure du malade était excellente; il prenait de l'embonpoint; il avait un grand appétit. Il quitta l'hôpital vers le 15 janvier, très-bien portant.

Voilà encore un cas où un malade, présentant un état à peu près désespéré au moment où il commence à prendre des toniques, revient à la santé à mesure que sont prodigués le quinquina, la serpentina de Virginie, le camphre, le vin, etc. Pendant l'administration de ces remèdes nous vîmes la langue s'humecter, la peau perdre sa chaleur brûlante et son aridité, l'intelligence recouvrer son intégrité, les mouvements convulsifs disparaître, les forces se rétablir, etc. Combien cependant le pronostic ne semblait-il pas fâcheux ! La face fut, pendant plusieurs jours, celle d'un homme à l'agonie, et l'expérience a démontré que cet état de la face est un signe presque toujours éminemment mortel. Répétons ici avec Hippocrate : *In acutis morbis, non omnino tute sunt predictiones, neque mortis, neque sanitatis.* (Aph.)

On lit dans Grant (*Recherches sur les fièvres*, tome 2) une observation bien propre à démontrer que certains individus portent en eux une disposition particulière à être atteints de symptômes adynamiques, dès qu'ils sont frappés

d'une maladie quelconque un peu grave. Le sujet de cette observation est une jeune fille qui, deux ans après avoir eu une fièvre typhoïde avec épistaxis et pétéchie, fut inoculée en même temps que ses frères et sœurs. Chez ceux-ci, la variole qui survint se termina heureusement et facilement. Chez la jeune fille, au contraire, on vit au bout de cinq jours les piqûres faites au bras devenir livides, se boursoffler et exhaler une sanie sanguine. Le septième jour, de nombreuses pétéchie apparurent, et l'on observa tous les symptômes d'une fièvre putride qui compliqua l'éruption variolique et en entrava la marche. Pense-t-on que dans un cas pareil c'est à un traitement antiphlogistique qu'il faudrait avoir recours ?

Rien ne fut plus variable, pendant tout le cours de la maladie, que l'état de la respiration. Nous la trouvions, du jour au lendemain, facile ou pénible, lente ou singulièrement précipitée. M. Lerminier redouta d'abord l'existence d'une inflammation du parenchyme pulmonaire; mais bientôt ces rapides alternatives lui parurent être entièrement liées à l'état du système nerveux. Ce n'est pas la seule fois que nous avons observé un trouble pareil de la respiration chez des individus atteints de fièvres graves; et après la mort nous avons trouvé les poumons parfaitement sains. Chez d'autres malades, au contraire, dont la respiration avait toujours été très-calme, l'ouverture du cadavre nous a montré une pneumonie plus ou moins étendue.

N'est-ce pas encore un phénomène bien remarquable, quelque ordinaire qu'il soit d'ailleurs, que l'excitation du système nerveux, attestée par le délire, par les soubresauts des tendons, etc., au milieu de la débilité générale des autres systèmes ? C'est ainsi que, dans les grandes hémorrhagies, on voit les malades, bien qu'épuisés par l'énorme perte de sang qu'ils subissent, succomber souvent au milieu de convulsions

plus ou moins violentes. Le camphre a-t-il contribué dans ce cas à calmer l'action exaltée ou perversie du cerveau et de ses dépendances? Remarquons qu'une amélioration manifeste succéda à l'administration du premier lavement camphré, qui fut gardé tout entier, tandis que les symptômes reparurent en partie après le second lavement, qui fut rendu en partie.

Si d'ailleurs l'action physiologique du camphre est bien constatée, il n'en est pas malheureusement de même de ses propriétés thérapeutiques. Les histoires d'empoisonnement par le camphre recueillies chez l'homme, les expériences faites sur les animaux vivants, tendent également à démontrer que cette substance stimule fortement le cerveau; et cependant on le prescrit souvent comme propre à calmer le système nerveux. D'autres fois, à la vérité, on l'administre sous le titre de stimulant diffusible. Que de contradictions! Le camphre n'est-il souvent efficace qu'en opposant une stimulation à une autre, en changeant le mode d'action du système nerveux, ainsi que paraissent le faire beaucoup de médicaments dits antispasmodiques? Enfin le camphre, comme plusieurs autres substances, a-t-il une action différente selon ses diverses doses? Si nous consultons les auteurs, nous les trouverons très-peu d'accord entre eux. C'est ainsi que Cullen nous apprend qu'après avoir administré le camphre un très-grand nombre de fois, il ne savait encore si ce médicament avait été utile ou nuisible. Hoffmann est plus affirmatif; il regarde le camphre uni au nitre comme l'un des meilleurs remèdes que l'on puisse donner dans tous les cas de fièvres malignes. Je crois qu'il en est du camphre comme de la digitale. Si les recherches d'un grand nombre de médecins sur les propriétés thérapeutiques de ces substances ont conduit souvent aux résultats les plus opposés, c'est que les observateurs n'ont pas indiqué d'une manière assez précise dans quel ensemble de circonstances ils y avaient

eu recours. On n'a pas eu non plus assez d'égards aux différences que le camphre devait présenter dans son mode d'action selon l'état des organes, selon les tempéraments et les dispositions individuelles. Nous avons observé, par exemple, chez quelques individus doués d'une grande susceptibilité nerveuse, une sorte de stimulation spéciale imprimée au cerveau par le camphre. Ces individus, après avoir pris du camphre en lavement à dose assez modérée (de vingt à trente grains), se sentaient tout-à-coup doués d'une légèreté extraordinaire; il leur semblait qu'ils allaient s'envoler, selon l'expression que tous ont employée. Cet effet singulier dont j'ai vu moi-même avec M. Lerminier un exemple chez un jeune Anglais, durait quelques heures, et se dissipait peu à peu. Des observations semblables ont été faites par M. Magendie (1).

Les pétéchiez ont été très-nombreuses chez ce malade. Elles ont paru avant qu'aucune espèce de traitement stimulant eût été employé. Ce n'est donc pas celui-ci qui les avait produites, ainsi que le pensait de Haen.

(1) Le fait suivant, observé par mon père à l'hôtel royal des Invalides, en 1806, me semble encore bien propre à prouver combien les effets du camphre sont variables selon les individus. Un vieillard entra à l'infirmerie des Invalides dans le dernier degré de la débilité sénile: un lavement camphré lui fut donné. Bientôt cet homme, dont les parties génitales étaient depuis longtemps frappées de l'inertie la plus complète, éprouva une violente érection. Au bout de deux jours il prit une seconde fois du camphre; le même phénomène se reproduisit. Ce fait est d'autant plus curieux, que le camphre a été regardé par plusieurs médecins comme anaphrodisiaque, et comme l'antidote des cantharides.